

1817-2017 : Générations Staël. *Cahiers staëliens*, n° 67. Société des Études staëliennes, 2017. Un vol. de 386 p.

Publié à l'occasion du bicentenaire de la disparition de Germaine de Staël, le numéro 67 des *Cahiers staëliens* vient consacrer une année riche en publications décisives, de *La Chambre noire. Germaine de Staël et la pensée du négatif*, de Stéphanie Genand (Genève, Droz, 2017), à la parution chez Champion des *Considérations sur les principaux événements de la Révolution française*, effectuée sous la direction de Lucia Omacini, sans omettre la parution chez Slatkine des derniers tomes de sa *Correspondance générale* grâce au travail éditorial de Stéphanie Genand et Jean-Daniel Candaux.

Le volume rend compte de manière extensive des nouvelles orientations de la recherche staëlienne : du renouveau de la lecture de l'œuvre staëlienne à l'approfondissement de la connaissance de sa biographie, en passant par des approches qui replacent Germaine de Staël à la place qui lui revient dans l'histoire des idées, les études staëliennes semblent plus vivantes que jamais. C'est bien ce qu'attestent les articles publiés dans ce numéro des *Cahiers staëliens*.

C'est un article de Catherine Dubeau consacré à l'écriture intime dans deux manuscrits inédits de Jacques Necker qui ouvre la première partie du volume, intitulée « Génération Staël », et permet d'enrichir de façon notable la connaissance du corpus neckerrien en exhumant les pages écrites par ce dernier peu après le décès de son épouse, où se lit un deuil aux contours ambivalents. Cette étude est suivie d'un article de Susanne Hillman consacré à la difficulté d'Albertine de Broglie à être la fille de l'écrivaine du fait de la complexité du lien qui l'unit à sa mère – difficulté dont Albertine fait part dans sa correspondance tout au long de sa vie. Un article de Stéphanie Genand consacré au cas de John Rocca, dernier époux de Germaine de Staël, clôt cette première section. La trajectoire particulière de ce dernier y est étudiée sous l'angle de la mélancolie et de la nostalgie qui semblent avoir eu raison du jeune homme, qui, frappé par la « maladie comme infortune de l'imagination » (p. 67), telle que la formule Jean Starobinski, disparut à trente ans, peu après sa célèbre épouse.

La deuxième section des *Cahiers staëliens*, intitulée « Retours », voit des chercheurs retracer leur « ego histoire » concernant Germaine de Staël et le Groupe de Coppet en revenant sur leur rencontre avec cette pensée protéiforme, et en analysant en quoi elle a constitué d'emblée pour eux, comme le formule Lucien Jaume, premier à se livrer à l'exercice, « une révélation et un repère capital » (p. 81). Geneviève Fraisse choisit quant à elle de revenir sur ce que Jules Michelet envisage comme les « monologues intérieurs » de Germaine de Staël, formule qui montre bien la place singulière que lui accorde l'historien, qui la distingue résolument de ses contemporaines. À partir de ce point de départ, elle livre le cheminement de sa réflexion sur l'éloquence staëlienne – dans ses romans notamment – et la « politique de l'exception » (p. 110) incarnée tant par l'écrivaine que par Constance de Salm, à laquelle elle a consacré une partie de ses travaux. Michel Delon revient de son côté sur le rapprochement qu'il a effectué, depuis 1987, entre l'œuvre de Staël et celle de Sade en proposant une lecture conjointe de *Corinne* et *Juliette* – perspective prolongée par le propos de Stéphanie Genand, qui a quant à elle développé un parallèle riche d'enseignements entre *Delphine* et *Justine*, ainsi qu'entre l'*Essai sur les fictions* et l'*Idée sur les romans*. Se lit en effet dans les personnages de Staël et ceux de Sade une quête commune – celle d'une « immensité que n'épuise aucune jouissance mystique ni sensuelle » (p. 130). Historien de formation, spécialiste de l'œuvre neckerienne, Léonard Burnand revient ensuite sur l'importance déterminante de Necker dans son parcours intellectuel ; c'est en effet par l'œuvre de ce dernier que s'est éveillé son intérêt pour Germaine de Staël, Benjamin Constant et le Groupe de Coppet. Un dénouement alternatif et inédit de *Delphine*, paru à titre posthume en 1820, occupe Catriona Seth, qui entreprend de retracer les étapes de sa rédaction. Le paradoxe de la postérité

staëlienne, selon lequel, si l'on connaît encore le nom de Germaine de Staël, son œuvre reste finalement assez méconnue, figure au cœur du propos de Florence Lotterie, qui entreprend d'explorer cette postérité paradoxale à travers la figure d'une Staël républicaine relativement délaissée par la critique universitaire. La section se referme sur un article de Madelyn Gutwirth, qui revient sur son analyse de l'œuvre staëlienne, articulée autour de deux états d'âme qui caractérisent selon elle nombre de moments du parcours de l'écrivaine : la honte et la jubilation.

Intitulée à juste titre « État des lieux », la troisième section de ce numéro des *Cahiers staëliens* voit Stéphanie Genand dresser le bilan de cent ans d'études staëliennes, en revenant sur la critique consacrée à Germaine de Staël de 1917 à 2017 pour mettre en relief les évolutions, mutations et changements de perspective qui caractérisent la recherche staëlienne aujourd'hui. À ce premier bilan succède un état des lieux critique de la recherche sur Jacques et Suzanne Necker, effectué par Catherine Dubeau. La section se referme sur une impressionnante bibliographie staëlienne due à Aline Hodroge et Blandine Poirier, et référençant les travaux effectués sur Germaine de Staël et le Groupe de Coppet entre 2006 et 2017.

Des « Horizons » reprenant les contributions de la relève de la recherche staëlienne viennent clôturer le numéro. Alors que Fanny Arama consacre un article éclairant à la réception de Germaine de Staël chez Léon Bloy et Jules Barbey d'Aurevilly, Laura Broccardo s'intéresse aux considérations staëliennes sur l'histoire, en revisitant de façon innovante l'œuvre historique de l'écrivaine. Aline Hodroge se penche de son côté sur le théâtre staëlien, analysé au prisme de la notion de sympathie, tandis que Margaux Morin étudie la question de la lecture staëlienne, envisagée à travers le malentendu tel qu'il se donne à lire notamment dans *Corinne*. La contribution de Blandine Poirier, consacrée à l'enfance et à l'éducation telles que la représentent les nouvelles et romans du corpus staëlien, referme un numéro qui semble décidément avoir tenu ses promesses, en donnant à voir la richesse et la vitalité de la recherche staëlienne, bien vivante à l'heure du bicentenaire de la disparition de son inspiratrice.

LAETITIA SAINTES